Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1916)

Rubrik: Questions actuelles

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUESTIONS ACTUELLES

LA PROPAGANDE ANTIECCLÉSIASTIQUE ET L'EXODE ORGANISÉ EN ALLEMAGNE

En 1901, 3686 protestants allemands ont quitté l'Eglise : 24 se sont faits juifs, 754 catholiques, 2908 ont grossi les rangs des sectes et autres communautés religieuses. On estime que 300 à 400 seulement ont passé à la Libre Pensée. Ces 3686 sorties étaient, cette année-là, largement compensées par 8305 entrées. Depuis 1906 le nombre des sorties dépasse celui des entrées. Il est de 17 117 en 1906, de 27 150 en 1908, de 17 788 en 1910. En 1913, 20 521 sorties ont été demandées et 12 463 obtenues rien que pour Berlin et sa banlieue ! Le chiffre total pour l'Allemagne en 1913 n'est pas encore connu. On peut l'estimer sans crainte d'exagérer à 40 000 sorties. Car le mouvement n'est pas exclusivement berlinois et prussien ; il est, de façon plus générale, citadin et industriel. Nous le trouvons à Hambourg, Leipzig, Stuttgart, Bochum, Dortmund et même en Alsace. La perte nette des Eglises protestantes d'Allemagne de 1906 à 1913 peut être évaluée à 100 000 sur 40 millions de protestants. Le recensement de 1910 connaît 200 000 citoyens sans confession, dont 80 députés au Reichstag.

Parmi les moyens de propagande, il y a le journal et la revue (*Der Weg*, *Die Welt am Montag*, *Die Tribüne*, le *Vorwärts*), l'affiche, la conférence, les grandes assemblées populaires contradictoires ou non, et surtout un comité *ad hoc* ou plutôt une

association de comités « Konfessionslos » répandus dans toute l'Allemagne.

Quelques détails sur la vigueur de la propagande : En automne 1913, le mouvement fut à son apogée. Le 20 novembre, douze assemblées populaires eurent lieu à la même heure à Berlin, fréquentées chacune par des milliers d'auditeurs. Le 28 novembre une assemblée nocturne pour les cheminots, chauffeurs et sommeliers fut organisée à minuit et se termina à cinq heures du matin. Les chefs du mouvement ont organisé une statistique de la fréquentation des cultes. Celle du 18 mai 1913, jour de la Trinité, où les services sont particulièrement peu fréquentés, est restée fameuse ; à Berlin on a constaté la présence de 1 $^0/_0$, à Neukölln (faubourg) d'un $^1/_2$ $^0/_0$, à Chemnitz et Hambourg de 2 à 3 $^0/_0$ des habitants. En guise de comparaison, remarquons que les chiffres en Suisse oscillent entre 15 et 30 $^0/_0$.

Voilà les faits. Leur histoire est complexe. On se trouve en présence d'un phénomène dont l'apparition subite (la « Hurrastimmung », dit le Dr Penzig, d'ailleurs un ami du mouvement) fait prévoir un déclin assez rapide, surtout à l'époque que nous traversons. Il convient cependant d'en rechercher les origines lointaines.

Elles remontent sans doute au mouvement révolutionnaire de 1848 et à cette curieuse émancipation libre penseuse, d'origines à la fois catholique et protestante, qu'on appelle le catholicisme allemand ou la *freireligiöse Bewegung*. Il fallait être Allemand pour donner à la négation même de toute religion un caractère religieux et une forme de culte avec pasteurs, sermons, chants et prières. Cette Eglise allemande de la Libre Pensée, qui ne rappelle que très vaguement Comte et ses émules, mériterait une monographie en langue française pour les curieuses transformations qu'elle a subies et pour la ténacité avec laquelle, grâce à sa souplesse même, elle se maintient. Un de ses chefs, le prédicateur Tschirn, à Breslau, en a écrit récemment l'histoire.

Une autre source est venue grossir le courant, c'est le matérialisme de 1870, cette énergique réaction contre l'idéalisme de Hegel et le romantisme poétique de ses contemporains. Vaincu en apparence par le néokantisme et la renaissance religieuse de 1900, il a fêté une glorieuse résurrection dans l'œuvre vulgarisa-

trice de Ernest Hæckel et dans le monisme énergétique d'Ostwald. Nous n'avons pas à examiner ici la valeur scientifique de ce *néomonisme* (car il est injuste de monopoliser un terme dont la signification différente est arrêtée depuis longtemps). Ce qui importe, c'est que ce mouvement de pensée a trouvé aussitôt une organisation destinée à le propager, le *Monistenbund*, auquel s'est opposé, dans une intention d'ailleurs excellente, mais non toujours heureuse, le *Keplerbund*. Mais, si populaires qu'aient été ces mouvements — un homme tant soit peu cultivé pouvait les étudier sans peine, — ils n'avaient cependant pas réussi à pénétrer les masses. Ce but ne fut atteint qu'en 1913, grâce à une fusion du mouvement libre penseur et du socialisme organisé en vue de la propagande antiecclésiastique.

Selon le programme socialiste d'Erfurt (1891), la religion est affaire privée et le parti n'a pas à prendre position en ces matières. Ce programme est toujours en vigueur, mais cette indifférence du socialisme officiel a souvent dégénéré en hostilité marquée quand les sections du parti n'avaient pas à en redouter une *diminutio capitis*. On peut dire hardiment que le socialisme allemand, très opportuniste, a affiché tour à tour en matière religieuse soit sa neutralité, soit même ses sympathies, suivant le succès que ces attitudes pouvaient avoir pour lui amener de nouveaux adhérents. Grâce à la pression des chefs monistes, socialistes en bonne partie, il crut, en 1913, pouvoir s'engager à fond dans le mouvement antiecclésiastique, quitte à s'en repentir déjà au commencement de 1914, et combien plus depuis. (1)

Il faut relever le caractère anti*ecclésiastique* du mouvement qui n'est devenu que par extension, et comme malgré lui, un mouvement anti*religieux*. Et encore n'est-ce pas l'Eglise tout court qu'on désire atteindre, mais l'Eglise nationale et étatiste. « Nous frappons la belle-mère Eglise pour toucher le beau-père Etat », dit pittoresquement un orateur. Nous combattons l'Etat, organisation des classes bourgeoises exploitant la classe ouvrière. Comment ne combattrions-nous pas l'Eglise, son instrument docile ?

(1) Nous renvoyons à l'excellent travail de Fuchs dans les *Religionsgeschichtliche Volksbücher : Monismus* (V, 10 et 11) et à celui de Joh. Wendland, *Die neue Diesseitsreligion* (V, 13).

Le motif politique du mouvement est ainsi évident. Il doit son origine à la forme particulière de l'Etat allemand et de l'Eglise allemande, on pourrait presque dire à celle de l'Eglise et de l'Etat prussiens. Il n'est pas un article d'exportation, les faits l'ont démontré : la propagande antiecclésiastique n'a que de maigres succès à enregistrer dans les Etats du sud et elle a complètement échoué en Suisse.

Le système tributaire prussien a institué l'impôt ecclésiastique. A Berlin depuis la dernière augmentation, il représente 20 % de l'impôt total. Il est vrai que le produit du travail en dessous de 1500 marcs en est exonéré. Mais l'on saisit bien le raisonnement de la population ouvrière : l'impôt ecclésiastique est le seul dont on puisse se libérer ; nos chefs nous y invitent ; ils nous affirment que nous affaiblirons ainsi l'Etat, notre ennemi. L'Etat, privé de nos contributions, finira par faire banqueroute. En sortant de l'Eglise, nous hâtons sa déconfiture. Peut-on hésiter encore ? Ce raisonnement cousu de fil blanc fait son effet sur les masses.

La procédure est longue et parfois coûteuse. On passe en tribunal. Il y a des frais d'écriture. On perd une journée de travail. Pour l'année courante, l'impôt se paie encore. Mais le comité *Konfessionslos* se charge de tout. Il distribue des conseils imprimés. Il avance ou donne même les fonds nécessaires. L'ouvrier n'a qu'à signer. Pour la femme, puis pour les enfants, il faut recommencer. Celle-là cède habituellement, mais on épargne ceux-ci dans la plupart des cas. Une affiche, intitulée la « Mère Eglise », représente un pasteur à l'entrée du temple. De sa main gauche, il engage un bébé porté par la cigogne à entrer pour se faire baptiser gratuitement ; de sa droite, il empêche un ouvrier de sortir en lui mettant un papier sous le nez : 100 marcs de frais ! Un pasteur essaie de faire revenir un ouvrier de sa décision : « Bon, lui répond-il, voici quinze ans que je demeure ici et je n'ai jamais vu la couleur d'un pasteur ; le jour même où je désire quitter cette Eglise qui ne fait rien pour moi, en voici un qui accourt ».

Ce serait pourtant une grande erreur que de ne voir dans l'exode en masse que la grève du contribuable. Il y a des motifs d'ordre social et spirituel à côté de ceux d'ordre financier.

« Le pasteur est un bourgeois. Il vit bien et travaille peu. Il

ne paie pas d'impôt ecclésiastique sur son traitement. Il se fait payer ses baptêmes, ses mariages et ses enterrements. Il nous prêche la résignation, la patience et le contentement (*die verdammte Zufriedenheit*, disait un vieux chef il y a trente ans), et s'oppose à notre libération ». L'ouvrier se rappelle l'élan social de Guillaume II en 1890, l'opposition de Bismarck, l'amende honorable de l'empereur, la pression exercée sur les pasteurs sociaux et la parole impériale : le mouvement chrétien-social est un non-sens !

L'ouvrier en arrive ainsi à se méfier non seulement de son Eglise nationale, mais de toutes les Eglises, de toutes les communautés religieuses, et finalement de la religion même. Son parti l'a suffisamment renseigné sur l'Eglise, institution de classe et de domination. Le mouvement moniste se chargera d'extirper ce qui peut lui rester dans le cœur de sens religieux. Quelques citations *monistes* éclaireront ce point :

« Pourquoi sortir de l'Eglise ? Par honnêteté, par propreté. La morale qu'elle enseigne est en contradiction non seulement avec celle du jour, universellement reçue, mais aussi avec celle que nous sentons intérieurement. L'Eglise entrave l'essor de la civilisation. Elle nous prive de notre liberté intérieure. Combien nos enfants seraient plus heureux s'ils avaient appris la morale bourgeoise et laïque à la place de l'autre ! Le Dieu chrétien est le dieu oriental des instincts de servitude. Le christianisme n'est qu'une variété du bouddhisme ; une philosophie mélancolique et résignée, durcie par l'entêtement, génératrice d'hypocrisie et de méchanceté, une religion de décadence importée qui gâte le caractère et fausse la conscience ».

Ceci n'est plus de la propagande ecclésiastique, mais du Nietzsche assaisonné. Mais il y a mieux. Voyez plutôt ceci :

« Eglise et alcool ! Il y a des liens intimes entre les deux. L'alcool consommé régulièrement abrutit l'homme et affaiblit la force de réaction de notre peuple ; qui abuse de l'Eglise en arrive là également, il se laisse exploiter et devient un esclave docile. Que notre devise soit donc : « Contre l'Eglise et contre le schnaps ! »

Un dernier exemple pour illustrer l'action sur la jeunesse : « Un ver qu'on écrase se tord au moins. Malgré nos fourches, nos gaz asphyxiants et nos battoirs, le bon Dieu n'en fait rien.

Il est bien installé sur le trône et fume sa pipe. Il incarne pour ainsi dire et par conviction intime l'humour international d'après le dessin de Th. Heine. Ce qu'il pense, je n'ose l'approfondir. Après tout, selon les idées du procureur général, il blasphémerait. De toute façon, il semble se porter à merveille, malgré les coups que nous lui appliquons. Et il ne nous envoie ni son tonnerre ni son déluge pour nous inonder de sauterelles et de chameaux ! (?) »

Il y aurait d'autres élucubrations du même goût à transcrire. Il vaut mieux se demander de quelle façon et dans quelle mesure l'Eglise allemande a mérité tant de mépris et de haine et quels sont les remèdes qu'elle propose. Tous les écrivains et conférenciers qui se sont occupés de la question cherchent ce en quoi l'Eglise a manqué et lui donnent d'excellents conseils pour arrêter la campagne et pour regagner une partie au moins des sympathies perdues. On a, — c'est caractéristique de l'esprit allemand, — proposé parfois d'opposer la violence à la violence ! Qu'on augmente les taxes de sortie, qu'on refuse les cimetières, propriété des paroisses, aux impénitents en les obligeant d'enterrer leurs morts ailleurs, cela leur causera encore des frais. Qu'on refuse de baptiser, de marier et d'enterrer les *monistes !*

Mais ces rares représentants de la manière forte ont été vite et énergiquement désavoués. Mieux vaut faire son examen de conscience. Si l'idéal proclamé il y a vingt-cinq ans par le pasteur Sulze, de Dresde, avait été réalisé sur une plus grande échelle, les grandes villes d'Allemagne auraient de nombreuses petites paroisses, chacune avec un seul pasteur qui n'attendrait pas la démission de son paroissien pour aller le voir. Si on avait aboli les odieuses taxes prélevées sur les fonctions ecclésiastiques, triste survivance du catholicisme, si les luttes théologiques étaient un peu moins vives et les Eglises un peu moins bureaucratiquement administrées, le mouvement antiecclésiastique aurait quelques arguments de moins à faire valoir. Les scandales officiels, les jugements portés sur MM. Jatho et Traub sont pour quelque chose aussi dans la vigueur des attaques monistes et le succès qu'elles obtiennent. Ce serait cependant une erreur que de croire qu'un peu de libéralisme eût suffi à conjurer la crise. Les tendances théologiques ont joué, dans la

lutte, un rôle infime, comparativement aux motifs d'ordre politique.

Un peu de vulgarisation scientifique et de darwinisme, un peu de morale indépendante, un peu de Nietzsche, un peu de *Aufklärung* couleur XVIIIe siècle, quelques maladresses de l'adversaire, beaucoup de politique, voilà en résumé les origines du mouvement.

Reste à expliquer, selon Taine, le *moment*. Il a été donné par la fusion des tendances vulgarisatrices du groupe Ostwald-Hæckel et de la propagande politique du socialisme militant. A ce mariage, chacun a trouvé son intérêt : les Hæckeliens lui doivent un public de lecteurs et d'auditeurs, tel qu'ils n'en avaient jamais rêvé. Et les socialistes lui doivent des idées, des théories discutables sans doute mais d'une certaine force. Une fois de plus une haine commune a fait de Pilate et d'Hérode des amis : moralistes libres, libres-penseurs, catholiques allemands, matérialistes, darwinistes vulgarisateurs, hégéliens de la gauche genre Drews, catholiques défroqués comme Pëus, néo-malthusiens comme Fernau, poussent au même char dont les roues écraseront l'infâme !

Entre alliés disparates et nombreux, les dissensions ne tardent pas à naître. Le bloc des antiecclésiastiques montre quelque fissure. Le socialisme se repent d'avoir attelé ses chevaux au char de tant de causes négatives. Opportuniste avant tout, il se demande si les esprits qu'il a appelés à la rescousse ne finiront pas par l'incommoder. S'éloigner trop du programme d'Erfurt, c'est renoncer à la propagande parmi les paysans qui demandent une neutralité religieuse *bienveillante*. Très énergiquement, quelques socialistes croyants ont protesté contre les énergumènes dont la pression secrète sur les aubergistes, les petits artisans, les ouvriers organisés dépassait toute limite.

Sortir aujourd'hui de l'Eglise avec fracas, quitte à demander demain au pasteur de bénir un mariage qui, pour la fiancée, n'en serait pas un sans lui, est un cas assez fréquent. « Je ne sais plus que faire, dit un ouvrier dans une grande assemblée populaire : vous me dites de sortir de l'Eglise, vous me donnez un billet bleu et je sors ; ma fiancée ne veut plus de moi sans un mariage religieux, je demande l'avis de votre comité et il répond qu'à la rigueur je pourrai céder. Là-dessus vous me

qualifiez de faux-frère et de mômier ; dites-moi de grâce ce que je dois faire ! »

Pour les enterrements non plus on ne se passe pas du pasteur. Tous les succédanés offerts par le socialisme n'ont pu remplacer la bonne vieille liturgie et ses paroles de consolation. « Qu'allons-nous mettre à la place de tout cela ? » se demandent les négateurs avec angoisse. Décidément, le mouvement a du plomb dans l'aile.

On constate en Allemagne ce qu'on a vu en France : Aussi longtemps que les mouvements antireligieux restent confinés dans une aristocratie intellectuelle, on trouve à remplacer partiellement ce qu'on a perdu. Une bonne instruction, des lectures sérieuses comblent le vide et la conduite morale n'en souffre pas. Mais dans les masses populaires la propagande antireligieuse revêt facilement un caractère grossier et vulgaire. Les compensations s'établissent avec plus de peine et le relâchement moral est évident.

Si le mouvement prenait des proportions plus grandes, il serait comparable à ce qu'on a vu en France, à cela près qu'il sera toujours combattu par le gouvernement. La guerre lui a porté un coup sérieux. En cimentant l'union nationale et en poussant le sentiment patriotique à son paroxysme, elle a été la cause d'une trêve de Dieu, d'un *Burgfriede* proclamés un peu partout, mais notamment entre les partis politiques et religieux de l'Empire allemand. Cette concentration nationale a été si violente qu'elle a brisé les liens internationaux religieux, humanitaires, scientifiques et politiques. Les Eglises, notamment celle de Rome, le socialisme, la franc-maçonnerie, les groupements scientifiques et philanthropiques s'en sont tristement ressentis. Les mouvements négatifs à caractère national ont dû aussi suspendre leur activité. Que pouvaient-ils offrir pour calmer les angoisses, pour consoler les affligés, pour pousser au sacrifice, au dévouement, au don de soi-même dans l'intérêt de tous ?

Mais, si nous ne voulons pas nous illusionner sur la force et la durée d'un réveil religieux qui est la marque distinctive de toutes les époques de détresse et de misère, il ne faut pas croire non plus à la défaite d'un mouvement qui, pour des raisons tactiques, a diminué sa propagande, qui aura perdu beaucoup d'adeptes, mais qui possède assez de vitalité pour reprendre

son activité à un moment plus favorable. Si le socialisme a une grande mission à remplir en Allemagne à l'heure qui vient, on en peut dire autant de la libre-pensée. C'est pourquoi on se demande si l'entente conclue entre les deux groupes sera maintenue. Le peuple allemand aura besoin d'une vigoureuse opposition contre son gouvernement, il aura besoin aussi d'une épuration de son christianisme actuel qui a pris la forme dangereuse d'un nationalisme religieux. Mais il manifestera d'autre part un besoin religieux que les comités *Konfessionslos* ne pourront certainement pas satisfaire. Sous sa forme éminemment populaire, il est à supposer que le mouvement aura échoué pour cette fois. Il se confinera de nouveau dans les milieux dont il est sorti. A l'appui de cette hypothèse, citons un seul fait caractéristique. En juillet 1914, M. Hermann Fernau écrivit de Paris au *Weg*, organe officiel des comités *Konfessionslos :* « Il n'y a pas de temps à perdre. Nous avons un très grand intérêt à la diminution des naissances allemandes. De ce fait, l'Allemagne ne pourra plus se défendre seule contre les masses russes et slaves. Elle aura besoin de secours. Elle le trouvera en France. Les courants démocratiques, dans une population stationnaire, acquerront enfin une force économique indispensable à leur succès. Menacée de gauche et de droite, travaillée à l'intérieur par les principes de la démocratie, l'Allemagne fera sans peine à la France la petite concession désirée de l'Alsace-Lorraine. Par-dessus cette stupide pomme de discorde, elle tendra la main à sa voisine de l'ouest et conclura avec elle une ligue de défense contre le slavisme envahisseur. De cette façon seulement, si toutefois nous arrivons à temps encore, il y aura moyen de conjurer l'orage qui se prépare lentement à l'est de nos frontières.... Nous souhaitons presque que le législateur interdise les moyens préventifs : il accélérerait ainsi l'évolution que nous préconisons. De toute façon, nous n'avons pas de temps à perdre ».

Nous n'oublions pas que cet Allemand écrivait de Paris. Toujours est-il que les comités *Konfessionslos*, quinze jours avant la guerre, s'étaient solidarisés avec lui. Qui oserait aujourd'hui parler de néomalthusianisme et d'alliance franco-allemande ?

Cette esquisse du mouvement antiecclésiastique serait incomplète sans un coup d'œil sur les catholiques. Au début, tout

portait à croire qu'ils ne verraient pas sans une intime satisfaction l'assaut livré au protestantisme avec des résultats si appréciables. Mais ce sentiment n'a pas duré : « Nous savons très bien, dit le *Tagblatt* de Dusseldorf, que l'incendie du toit voisin nous vaudra des étincelles sur le nôtre ». Les faits ont confirmé ces prévisions. A Berlin, de 1908 à 1912, 5029 catholiques sont sortis de l'Eglise à côté de 31 967 protestants. En 1913, les chiffres se montent à 2941 et 12 731 respectivement. En Bavière, les *Konfessionslose*, de 1905 à 1910, ont augmenté de 5000 et les démissions dans le grand-duché de Bade sont en 1912 de 939 catholiques et 889 protestants, en 1913 de 808 catholiques et 769 protestants. Combien intéressant sera-t-il de posséder les chiffres de 1914 et 1915 !

L'Eglise catholique dispose évidemment de moyens coercitifs que le protestantisme ne saurait appliquer. Internationale par essence, bien que nationale en pratique, elle souffrira moins d'un mouvement qui est politique autant que religieux. Enfin la propagande moniste a eu ses bases d'opération surtout dans les villes et les centres industriels où l'élément protestant domine.

En Suisse, si Genève a toujours montré la plus grande sensibilité pour les mouvements intellectuels venant de France, Zurich subit, bien plus que Berne ou Bâle, la répercussion des courants d'Allemagne. Les apôtres de l'exode y sont venus. Dans une très belle et imposante assemblée contradictoire, la victoire est restée aux amis de l'Eglise et aux défenseurs de la foi. A Berne, le Dr Pëus a pu se convaincre mieux encore que toute base historique et politique manquait à sa propagande. Dans un pays où les Eglises nationales jouissent de la plus grande indépendance doctrinale et administrative tant et si bien que la minorité orthodoxe ou évangélique est parfois obligée de se défendre contre le libéralisme politique et doctrinal en se séparant, complètement ou partiellement, de l'Eglise officielle ; dans un pays qui accueille les pasteurs socialistes, membres inscrits et militants du parti, au même titre que les pasteurs bourgeois en ayant soin de donner à chaque communauté le pasteur qui correspond le mieux à son caractère — la propagande berlinoise semble quelque peu déplacée. Elle pourra tout au plus atteindre les intellectuels, ceux que visait le *Monistenbund* avant sa

fusion avec le socialisme. Mais l'Association des paroissiens socialistes de Zurich ou les pasteurs d'Aussersihl, d'Œrlikon, de Flawil, de Winterthur, les disciples de Ragaz aux Grisons, les amis de Benz à Bâle et de von Greyerz à Berne sont là pour répondre aux émules de Hæckel et d'Ostwald. L'analyse que celui-ci fait d'une paroisse : « 5 % de vieilles femmes incapables de se détacher de leurs souvenirs d'enfance et 95 % d'individus mûrs pour l'exode » ne correspond pas encore chez nous à la réalité.

La *réaction des Eglises* et des fidèles a été assez intense dans certaines régions. A Breslau, à Hambourg, à Stuttgart, à Berlin, mais surtout en Saxe, de très belles assemblées ont eu lieu. La discussion a été vive parfois, mais quand des désordres se sont produits, la faute en était aux monistes, non pas à des trouble-fête payés par les fidèles ». L'absurdité de cette accusation a dû être reconnue. L'*Evangelischer Bund* dont la principale activité est la lutte acharnée et quelque peu déplaisante contre les erreurs romaines et les abus du clergé catholique, a compris qu'il devait désormais concentrer ses efforts pour défendre les Eglises protestantes contre un ennemi autrement insidieux et redoutable. Un dimanche annuel dit de l'Eglise a été institué; il est destiné à rappeler aux paroissiens les bienfaits du culte public et le rôle de l'Eglise dans le passé et dans l'avenir. Le canton de Berne a suivi cet exemple et le *Kirchensonntag* s'est fêté le premier dimanche de février en 1914 et 1915 avec un succès complet.

Si nous résumons les caractères du mouvement anti-ecclésiastique et ses chances d'avenir, nous constatons que sa force et son succès momentanés proviennent de la fusion de deux courants : le courant socialiste désireux de libérer ses adeptes de toutes les traditions qui favorisent la soumission, la résignation, l'entente des classes sociales et le prestige de l'Etat ; le courant libre-penseur sous la forme moniste qui se propose de remplacer la foi chrétienne par une conception selon lui supérieure, plus scientifique, plus heureuse. Sous sa forme politique, le mouvement est confiné dans les limites politiques du pays qui l'a vu naître ; il tire sa force et sa raison d'être de l'état politique de l'Allemagne et du caractère spécial de ses Eglises. Sous sa forme scientifique, il risque de devenir universel en

s'attaquant à tous les pays et à toutes les Eglises. Pour le moment, son caractère intellectualiste est une sérieuse entrave à sa diffusion. Mais quand il sera dirigé par des personnalités religieuses, il constituera un grand danger pour les Eglises. La force de celles-ci réside dans le fait que, malgré leurs défauts et leurs erreurs, elles ont su grouper et maintenir sous leur égide la grande majorité des consciences religieuses. Le jour où il y aurait en dehors d'elles un grand nombre de tempéraments religieux attaquant les Eglises au nom de la religion, et non plus, comme les monistes, au nom d'une science douteuse et d'une morale discutable, les Eglises auraient en effet perdu leur raison d'être ; elles seraient devenues ce que les monistes veulent qu'elles soient déjà. Pour le moment ce n'est pas une sève religieuse qui nourrit ce mouvement. C'est l'intellectualisme qui, une fois de plus, attaque la religion et se flatte de gagner les masses par des arguments théoriques qui ne peuvent avoir de prise sur elles. Alors pour triompher dans son œuvre de destruction, il s'adresse à la politique. Il risque de regretter cette tactique... Ceux qu'il a attaqués, sont encore debout.

E. Platzhoff-Lejeune.